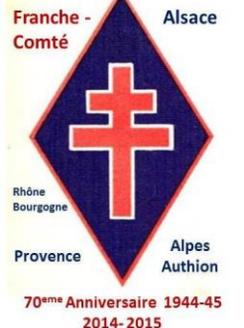


Le Bataillon de Marche n° 21 et les Fusiliers Marins

libèrent Clairegoutte et Frédéric-Fontaine



Le 27 septembre, le Général BROSSET établit son P.C. à Magny près de Lure. Il engage la 4^{ème} Brigade dans l'après-midi et le Colonel RAYNAL prend le commandement du secteur d'attaque de la Division.

Le B.M. 21 a reçu pour mission d'attaquer les villages de Clairegoutte et de Frédéric-Fontaine, après avoir enlevé la cote 327, tandis que le Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique se chargeait de prendre Magny-Jobert. Après la prise de Clairegoutte et de Frédéric-Fontaine, les Allemands se rétablirent sur de nouvelles positions en Forêt de Chérimont.



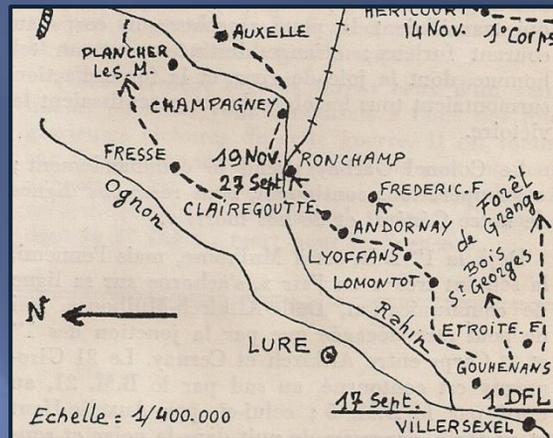
Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

La prise de contact avec l'ennemi dans les Vosges est difficile et se heurte à des Allemands bien équipés, arrivés récemment de Norvège, et décidés à résister. La route en lacets qui mène à Frédéric-Fontaine est barrée de nombreux abatis minés. L'Allemand est partout, ses tireurs d'élite perchés dans les arbres abattent les hommes à coup sûr, et leurs mortiers pilonnent tout ce qui est à leur portée : villages, carrefours et bosquets.

Le B.M. 21 de la 4^{ème} Brigade va s'emparer de CLAIREGOUTTE le 27, aidé des petits chars M.3 des Fusiliers Marins, puis de FREDERIC-FONTAINE. C'est la section du Lieutenant GRAS qui mène le combat avec audace, ayant fait en fin de journée 140 prisonniers et ramassé un matériel important...

1 seul tué, le soldat VEYRONE, âgé de 16 ans, dont on s'apercevra, après sa mort, qu'il avait triché sur son âge pour suivre la compagnie.

Le 28 cependant, Le B.M. 21 fera face à une contre-attaque plus meurtrière et perdra une trentaine d'hommes.



LA PRISE DE CLAIREGOUTTE ET DE FREDERIC-FONTAINE

témoignage du Lieutenant Yves GRAS
Chef de section au B.M. 21



C.P. : Philippe Gras

YVES GRAS - Officier issu de Saint-Cyr, Promotion Charles de Foucauld, il s'évade de France par l'Espagne lors de la Seconde Guerre mondiale. Il fait ses premières armes comme jeune Lieutenant à la 1^{ère} Division Française Libre en Italie et en France. Après la guerre, Ancien chef de corps du 2e RPIMA, il est basé à Kinshasa, au Zaïre, lorsque la situation se dégrade dans la ville katangaise de Kolwezi en mai 1978. Il met alors tout en œuvre afin d'obtenir l'autorisation de faire sauter des soldats français sur la ville.

Celle-ci ayant été envahie quelques jours plus tôt par des rebelles, la vie de milliers d'Européens, Belges, Français et Italiens travaillant sur place était menacée, il commande alors l'opération aéroportée sur Kolwezi. Général cadre de réserve, il se consacre à des travaux d'histoire.

Le Général Yves Gras est décédé le 8 janvier 2006 à Xaintrailles (Lot-et-Garonne).

« La prise d'Andornay et de la cote 327 a contraint les Allemands à se replier vers les Grands Bois. Le 27 au matin, lorsque le B.I.M.P. entre dans Magny-Jobert, ils ont évacué le village. Mais ils tiennent encore Clairegoutte qui est adossé à la forêt de Chérimont et Frédéric-Fontaine que les bois entourent sur trois côtés.

Le B.M. 21 est à l'entrée de CLAIREGOUTTE depuis la veille au soir. A 10 heures du matin, il passe à l'attaque avec l'appui des Chars du 1^{er} R.F.M. et des T.D. du 8^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique (8^{ème} R.C.A.). La 1^{ère} compagnie du Capitaine Le GALL et le Peloton de l'Enseigne de Vaisseau BOKANOWSKI mènent l'assaut. Ils sont reçus par un feu nourri dès qu'ils abordent les vergers entourant le village. Du haut du clocher, une mitrailleuse lourde les arrose. Le char de Bokanowski a son périscope brisé par une balle. Il engage un duel avec la mitrailleuse et la réduit au silence.

Le B.M. 21 et les Fusiliers Marins libèrent Clairegoutte et Frédéric-Fontaine

Embusqués dans les maisons, les jardins, les lisières des bois, les Allemands - *une compagnie entière* - se défendent pied à pied. Chaque maison est disputée à la grenade et à la mitrailleuse. Le village n'est entièrement nettoyé qu'à 15 heures. La 1^{ère} compagnie a perdu 9 tués et de nombreux blessés. Bien peu d'Allemands peuvent s'échapper, 30 sont faits prisonniers, une soixantaine ont été tués. Les Tirailleurs n'ont pas fait de quartier.

Avant l'occupation complète de Clairegoutte, le Capitaine FOURNIER, commandant le B.M. 21, et le Lieutenant de Vaisseau BARBEROT ont décidé d'envoyer immédiatement une reconnaissance sur l'objectif suivant, Frédéric-Fontaine, situé à un kilomètre ».

VERS FREDERIC-FONTAINE

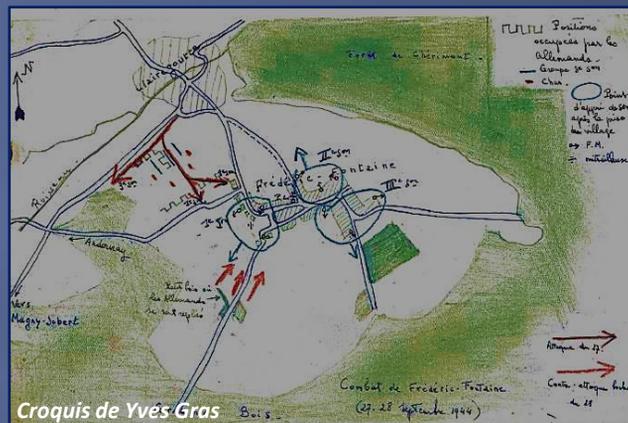
« Le Peloton de l'Enseigne de Vaisseau BARNOUIN et deux sections de la 3^{ème} Compagnie, la 1^{ère} sous les ordres du Sous-Lieutenant CAMPAIN et la seconde du Sous-lieutenant TOMMASI, sont désignées pour mener à bien l'opération, et placées sous mes ordres. Elles marchent aussitôt sur Frédéric-Fontaine, les quatre chars légers déployés en ligne au milieu de l'essaim des Tirailleurs.

Les Tirailleurs prennent aussitôt la formation en colonne par un, puis, vêtus de leur imperméable maculé de boue et coiffés de leur casque anglais, ils s'en vont d'un pas lent et flegmatique en portant allégrement leur indescriptible barda alourdi de tous les *niama-niama* dont peut se charger le Sénégalais.

Le tireur au bazooka ferme la marche, son « *tuyau de poêle* » en bandoulière et les quatre obus rangés religieusement pliés dans un mouchoir qu'il porte à la main.

Nous nous acheminons ainsi vers la droite de CLAIREGOUTTE au milieu des murs en ruines et des maisons éventrées qui témoignent encore de l'acharnement du combat.

Nous rejoignons les Fusiliers Marins de l'Enseigne de Vaisseau BARNOUIN, qui, avec leurs petits chars M3, armés d'une mitrailleuse de 7,6 mm et d'un canon de 37 m/m doivent opérer avec nous. Devant eux s'ouvre la route de MAGNY-JOBERT. Sur la gauche, une grande prairie bordée de vergers monte en pente douce vers le Sud-Est. Au fond, vers le Sud, c'est la forêt, tout à l'air calme, rien ne décèle la présence de l'ennemi.



Ce n'est qu'apparence, car un Fusilier Marin en béret, caché derrière une haie guette, la mitrailleuse au poing. « *Il y a des Allemands dans la prairie à côté de la route* ».

Et il désigne un point à environ 200 mètres : « *Ils sont là dans des trous à ras du sol* ».

Le Sous lieutenant TOMMASI met sa section en place derrière le talus de la route de FREDERIC FONTAINE. Les Fusiliers Marins mettent en marche les moteurs de leurs chars. Lorsque tout le monde est prêt les deux chars ouvrent le feu. Tout en tirant, ils avancent le long de la route de Magny-Jobert et les Tirailleurs s'élancent à leur suite.

A quelque distance de la position repérée, les deux chars s'arrêtent et cessent de tirer, nous les dépassons au pas de course en criant aux Allemands de se rendre.

Soudain, à 10 mètres devant nous, 3 Allemands surgissent du sol en levant les bras et viennent vers nous en hésitant, les yeux hagards et les traits crispés par l'angoisse et l'affolement. Le mouvement est donné : d'autres se lèvent au fur et à mesure que nous avançons et il y en a bientôt 30. Quelques rafales de mitrillettes : ce sont les Tirailleurs qui tuent les Allemands trop lents à sortir de leurs trous. Le troupeau des prisonniers emportant ses blessés est acheminé vers l'arrière et nous reprenons la progression ; tout à coup, un Tirailleur qui s'était un peu écarté sur la gauche est pris à partie par des Allemands qui lancent des grenades.

Le Sergent-Chef MAHAMAD dirige aussitôt le feu de son F.M. sur eux. Mais l'arme s'enraye et deux allemands en profitent pour s'enfuir. Le Lieutenant en abat un d'une rafale de mitrailleuse et l'autre est tué presque aussitôt par le char de BARNODUN qui s'est détourné de sa route pour le poursuivre.

Tout près de là, nous tombons sur des trous où de jeunes allemands de 17 à 18 ans qui n'osent pas prendre un parti aussi courageux nous regardent avec affolement, ne sachant s'ils doivent sortir du trou comme je le leur crie en allemand, ou lever les bras pour montrer qu'ils veulent se rendre. L'air farouche de nos Tirailleurs a tôt fait de leur faire retrouver une agilité qu'un séjour prolongé sous la pluie aurait dû cependant leur faire perdre.

Le terrain est maintenant nettoyé. Plusieurs cadavres jonchent la position conquise. Au pied d'une haie, un *Oberlieutenant*, la tête fracassée, râle et son corps se soulève encore de quelques soubresauts d'agonie. Un peu partout, traînent des casques, des armes, des équipements abandonnés sur le terrain.

La 3^{ème} section, un peu dispersée par la capture de tant de prisonniers, revient vers CLAIREGOUTTE où elle se regroupe avant de partir.

En effet, d'autres Allemands ont été repérés en haut de la prairie. Nous leur tirons dessus et ils disparaissent dans des trous ; enhardis par le succès, nous décidons de gagner FREDERIC-FONTAINE. La 1^{ère} section suivra en deuxième échelon avec un autre peloton de chars et n'interviendra qu'en cas de besoin. La mitrailleuse et le mortier de 60 qui sont à ma disposition, resteront en appui sur la route de MAGNY-JOBERT et, en cas de besoin, protégeront notre repli.

A 15h30, la 3^{ème} Section est les chars s'ébranlent. Mitrailleuses et mitraillettes balayent le terrain devant nous, obligeant les Allemands à baisser la tête. La progression est si rapide que nous devons presque courir pour suivre les chars. Cette course effrénée reprend de plus belle en haut de la prairie et lorsque les chars s'arrêtent, les Tirailleurs se précipitent en hurlant vers les trous, d'où les Allemands sortent, en jetant leurs armes.

Une quarantaine de prisonniers est bientôt faite. Les Tirailleurs, qui croient que le combat est fini, s'attardent autour d'eux pour les fouiller.

Cependant au-delà de la route d'ANDORNAY, nous apercevons des Allemands qui s'enfuient vers la forêt. Nous leur tirons dessus de longues rafales et plusieurs d'entre eux tombent, mais lorsqu'ils arrivent à la lisière, ils se retournent contre nous, et bientôt les balles claquent à nos oreilles.

Nous sommes obligés de nous coucher et de nous installer sur la route d'ANDORNAY.

Le Sous-Lieutenant TOMMASI occupe alors les premières maisons de FREDERIC FONTAINE, puis regroupe la section à l'entrée du village.

Pendant ce temps là je fais avancer la 1^{ère} section (sous-lieutenant COMPAIN) sur la route d'ANDORNAY pour tenir les Allemands de la forêt et nous protéger contre les infiltrations sur notre droite.

Il s'agit maintenant d'entrer dans FREDERIC FONTAINE. Un groupe de la 3^{ème} Section tâte le terrain et s'engage avec un char dans la rue principale. On lui tire dessus sans qu'on puisse déterminer d'où viennent les coups. Le village est désert. Tout indique qu'il est occupé par les Allemands. Les Tirailleurs de la 3^{ème} Section essaient de progresser de maison en maison, mais avec beaucoup de prudence car nous sommes à 1 kilomètre et demi du reste de la Compagnie et il ne nous est pas possible de nous engager à fond dans une bataille de rues, avec une seule section, j'envoie donc un compte-rendu au Capitaine lui indiquant notre situation et lui demandant de nous rejoindre avec la 2^{ème} section et les mitrailleuses, et d'amener des Tanks Destroyers.

Peu après le Sergent SABRE nous envoie un prisonnier qu'il a fait en fouillant une des premières maisons du village. Il révèle que les Allemands sont bien encore dans FREDERIC-FONTAINE, mais qu'ils sont complètement désorganisés par leur défaite du matin et que le plus grand désordre règne chez eux.



BATAILLON DE MARCHÉ n° 21 -

Début février 1943, le B.T.S. n°1 (Bataillon de Tirailleurs Sénégalais) de la côte des Somalis, forme avec deux autres Bataillons également venus de Djibouti la 4^{ème}

Brigade de la 1^{ère} Division Française Libre du Colonel RAYNAL. Le B.M. 21 est sous le commandement du Chef de Bataillon DIVES puis du Capitaine FOURNIER.

En même temps ses Tirailleurs Sénégalais, éloignés de leur pays depuis 5 ans et plus, sont rapatriés et remplacés par les Tirailleurs d'Afrique Equatoriale Française de la colonne Leclerc, cependant qu'arrivent de nombreux cadres et hommes de troupe français, soit évadés de France par l'Espagne, soit venant des unités françaises d'Algérie. Il rejoint la 1^{ère} D.F.L. en Tunisie en septembre 1943 et débarque en Italie où il s'illustre (Vallée du Liri, mont Girofano et mont Calcinajo au Printemps 1944).

Compagnon de la Libération du B.M. 21 : Hervé COUE



1945 - Les Lieutenants
Yvon TOMMASI
et Yves GRAS
Crédit photo : Philippe Gras



YVON TOMMASI (1921 -1999)

- Né d'une famille modeste à DJIDJELLI en Algérie, il poursuit sa scolarité dans le but de devenir instituteur. Il s'engage peu après l'armistice et se retrouve à l'École Militaire de CHERCHELL où il entre comme Elève Officier de Réserve. Il en sort aspirant en mai 43 et rejoint aussitôt les F.F.L. pour être affecté au Bataillon de Marche 21 avec lequel il rejoindra la 1^{ère} Division Française Libre en Tripolitaine. Après avoir débarqué à Cavalaire, il est grièvement blessé en Haute Saône, mais continue le combat, ce qui lui vaut une citation à l'ordre du corps d'armée. Guéri après 5 mois de soins, il retrouve son bataillon dans les Alpes le temps d'être de nouveau cité, à l'ordre de l'armée cette fois. Promu Lieutenant en sept. 45, il est affecté en 49 au 7^{ème} Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes à Meucon, où il passe son brevet de saut. En 50, lors d'une séance d'instruction, un accident lui fait perdre sa main droite. Devant sa volonté farouche, le général Gilles ne s'opposera pas à ce qu'il continue de sauter. En décembre 50, il est muté au 5^{ème} Groupement Colonial de Commandos Parachutistes et embarque pour l'Indochine en juillet 51, où, nommé Capitaine un an plus tard, il est fait prisonnier en janvier 53. Soumis aux pressions physiques et morales que l'on sait, il y résiste de toutes ses forces morales. « Promu « fossoyeur » par l'ennemi, il enterre plus de 200 de ses camarades de combat avant d'être libéré en septembre 54. Il est promu Commandeur de la Légion d'honneur en 1999.

Commandeur dans l'Ordre National de la Légion d'honneur

Elle recevait également un tir d'arrêt qui lui causait quelques pertes.

Le Sous-Lieutenant CAMPAIN était lui-même blessé ainsi que le Sergent-Chef COLONNA et deux autres sous-officiers de la section. Un soldat européen était tué et un obus malheureux, tombant par malchance dans la tourelle d'un Tank Destroyer, le mettait en feu. Ce tir d'arrêt arrivait trop tard.

La 3^{ème} Compagnie s'installait en position défensive et constituait immédiatement un solide point d'appui bientôt renforcé par l'arrivée de chars légers, de Tanks Destroyers, de mitrailleuses lourdes et de mortiers.

La 2^{ème} section (Sous-Lieutenant ALBOSPEYRE) était axée vers le nord, la 3^{ème} (Sous-lieutenant TOMMASI) restait en position à la sortie du village et la 1^{ère}, dont je venais de prendre le commandement, s'installait face au Sud à l'entrée de FREDERIC-FONTAINE.

Si le renseignement est exact, et il l'est très probablement, il ne faut pas laisser aux Allemands le temps de se ressaisir et de s'organiser dans le village.

Nous tentons alors à nouveau de progresser dans la rue principale.

La 3^{ème} section s'y engage en deux colonnes rasant les murs. Deux chars M.3 nous suivent au plus près pour nous appuyer. Nous avançons rapidement de chaque côté de la rue en fouillant les maisons d'où nous extirpons des Allemands qui sont encore abrutis par le bombardement d'artillerie qu'ils viennent de recevoir.

Les habitants sortent de leurs caves pour nous acclamer. Quelques uns nous font cadeau d'Allemands qui s'étaient réfugiés chez eux, apeurés, à l'abri des bombardements.

D'autres brandissent des bouteilles de « goutte » et nous avons toutes les peines du monde à nous en défaire pour continuer notre progression.

Nous arrivons enfin au bout de ce village interminable et nous sommes encombrés de prisonniers qui nous suivent les mains en l'air.

A la sortie du village, le Sous-Lieutenant TOMMASI s'installe en bouchon face à la forêt. Les chars s'embossent dans les vergers, sur la défensive.

Pendant que nous occupions ainsi FREDERIC-FONTAINE, la 1^{ère} Section était restée à l'entrée Ouest, face aux Allemands de la forêt et s'accrochait sérieusement avec eux.

Outre les nombreux morts qui restaient sur le terrain et parmi eux, un Sous-Lieutenant, 140 prisonniers étaient tombés entre les mains de la 3^{ème} Section ainsi que 6 mitrailleuses L.M.G. ; un *ofenrohr*, des *panzerfausts* et de nombreuses armes individuelles.

Ce n'est que le lendemain matin vers 7 heures que les Allemands vont chercher à reprendre FREDERIC-FONTAINE. Ils ouvrent tout d'abord un feu violent d'artillerie et de mortiers. Les obus pleuvent sur le village et au bout d'une heure, la Compagnie a une trentaine d'hommes hors de combat, dont le Sous-Lieutenant TOMMASI qui est sérieusement blessé.

Vers 8 heures, l'Infanterie attaque, appuyée par des mitrailleuses lourdes et des chars qui, embossés dans le bois, tirent à obus perforants sur les maisons. Un groupe de la 1^{ère} section est obligé de se replier de plusieurs maisons.

Mais le débouché de l'attaque est stoppé par deux mitrailleuses lourdes qui se trouvent avec la 1^{ère} section, et par le tir d'arrêt de notre artillerie.

Les Allemands surpris en plein terrain découvert refluent précipitamment vers leur base de départ en abandonnant beaucoup de morts sur le terrain.

Pendant plusieurs heures, le bombardement continue, nous causant des pertes, mais la position demeure intacte et FREDERIC-FONTAINE reste entre nos mains ».

Yves GRAS



Framboise et cerises
témoignage
de Roger BARBEROT,
1^{er} R.F.M.



« Fin septembre 1944 dans les Vosges.

Une citation à l'ordre de l'Armée pour l'Escadron de chars me rappelle que le 27 septembre 1944 j'ai conduit une attaque sur Clairegoutte et Frédéric-Fontaine et fait 240 prisonniers, que le 6 octobre les chars ont réussi à... Quelques photos prises ces jours-là montrent des files de prisonniers sous la garde de marins et de Sénégalais et le mitrailleur du char de Michel BOKANOWSKI, Raymond KWORT, qui interroge et fouille les prisonniers.

Celui-ci est dans le premier char qui se présente devant CLAIREGOUTTE, celui du chef de peloton.

Il est bien placé pour voir ce qui se passe. Il raconte :
« Sur la côte qui domine le village, le peloton s'est arrêté. Une mitrailleuse lourde nous arrose du clocher. J'ai la tête à ras du panneau. BOKOFF * me dit dans l'interphone de rentrer complètement.

Je lui réponds : « Il n'y a pas de danger ».

Il me donne un coup de pied dans les côtes et ajoute :
« Fais ce que je te dis. C'est un ordre ».

Je tire ma clé de siège et je ferme mon panneau. Je ne l'ai pas encore bloqué qu'un projectile transforme mon périscope en voie lactée. Quelques secondes de plus et je le prenais entre les deux yeux.

De rage, je commence à arroser le clocher à la mitrailleuse. Bokoff me demande à quoi je joue.

« Mais, lieutenant, ces cons viennent de me moucher mon périscope ».

- Bokoff = Boka = Bokanowski. C'est suivant les humeurs des gens



Trois chars du 1^{er} R.F.M et leurs équipages
Crédit photo : Col. Przybylski



Jacques Bauche, Pierre Barnouin, Bernard Goere et Alain Savary
Crédit photo : Marcel Guaffi - Source : Musée des Fusiliers Marins

Et pour le lui prouver je pose sur ses pieds la tête de périscope que je viens de changer. Puis je recommence à envoyer mes traceurs vers le clocher.

Je ne sais pas si j'ai mouché le Fritz ou s'il a été intimidé par ma pétoire, mais le feu cesse.

BOKOFF donne l'ordre aux chars de rejoindre la route à cent mètres à droite et de descendre dans le patelin.

Les chars légers s'ébranlent et commencent à progresser à l'indienne, chacun avançant puis stoppant, aux aguets, la tourelle pointée, pendant que le suivant le dépasse. Et ainsi de suite, cent mètres par cent mètres.

Nous entrons dans CLAIREGOUTTE qui paraît vide.

RANKIN arrête le char devant un petit pavillon dont la porte est ouverte. Sur cette porte une plaque :

« Monsieur Martin, instituteur ».

J'entre, mon colt à la main.

Première pièce : petit bureau avec une bibliothèque à portes grillagées. Livres d'Histoire et de Littérature :

« La Montagne Enchantée » de Romain Rolland... et aussi une bouteille d'alcool de framboise.

Deuxième pièce : un petit salon, sur la cheminée un panier d'œufs, intacts, mais dans la glace un impact d'obus, du 88 au moins, qui a traversé la glace et le mur sans éclater après être passé par la porte ouverte.

Je ressorts avec la bouteille que l'on siffle avec le canonnier, POPAUL, LOI et RANKIN. Puis je rentre la remettre à sa place.

Les habitants qui s'étaient réfugiés dans les bois commencent à revenir. Un homme d'une cinquantaine d'années se précipite vers nous, nous embrasse en disant : « Mes enfants, nous vous attendions depuis si longtemps. Je suis l'instituteur ».

Puis il entre dans sa maison et en ressort aussitôt en disant : « Ces salauds d'Allemands ont bu ma framboise. Nous ne pourrons même pas trinquer à la libération du village ».

J'ai presque du remords. »

CLAIREGOUTTE est finalement pris sans coup férir et sans casse. Il nous reste à cueillir les Allemands qui sont réfugiés dans les maisons et dans les caves.

Les canons, qui nous avaient accueillis (chars ou automoteurs) quand nos premiers chars se sont présentés devant le village, se sont repliés.



« Popaul »
- C.P : M. Guaffi -
Musée des Fusiliers
Marins

Mais BOKANOWSKI tient à montrer qu'il n'avait pas rêvé en me tendant un éclat de 88 qui a atterri près de lui.

Au cours de l'attaque, j'ai trouvé en effet qu'il avançait avec trop de précautions et je lui ai crié :

« Avancez. Qu'est-ce que vous attendez ?

- Il y a un canon en face qui me tire dessus.

- Mais non, ce sont des mortiers ».

Bokoff a heureusement continué à manœuvrer prudemment, mais il a pris soin de ramasser comme preuve l'éclat de 88.

De FREDERIC-FONTAINE je me rappelle surtout une énorme tarte aux cerises sur la table d'une ferme. La maison est vide. Les habitants ont dû se réfugier dans les caves ou dans les bois. Je me taille un énorme morceau de tarte que je mange en suivant de l'œil les chars et l'infanterie qui avancent dans le village. Les maisons sont visitées une par une. Dans une cave, je me trouve nez à nez, ma tarte à la main, avec une vingtaine de soldats allemands. Ils n'ont heureusement pas d'autres intentions que de se rendre. Comme nous ne sommes pas en force, nous nous barricadons pour la nuit dans le village avec des hommes de veille qui se relaient toutes les deux heures au-dehors.

Au milieu de la nuit nous entendons un brouhaha de pas et de voix. Nous sommes tous aux aguets.

Les hommes de garde ont crié des sommations mais n'ont pas tiré. A ma grande surprise c'est un groupe de soldats indiens enturbannés et de Russes de l'armée Vlassof qu'ils m'amènent.

Les Indiens ont été faits prisonniers à Tobrouk, puis transférés en Allemagne. Ils portent encore l'uniforme anglais. Dans leurs papiers nous trouvons des photos où ils posent en compagnie de soldats allemands.

Qu'ont-ils pu comprendre à cette guerre? Trimballés des Indes en Libye, de Libye en Allemagne, ils atterrissent maintenant dans les Vosges, à la recherche de quelqu'un qui pourra les prendre en charge. Les russes non plus n'ont pas dû comprendre grand-chose à ce qui leur arrivait. »



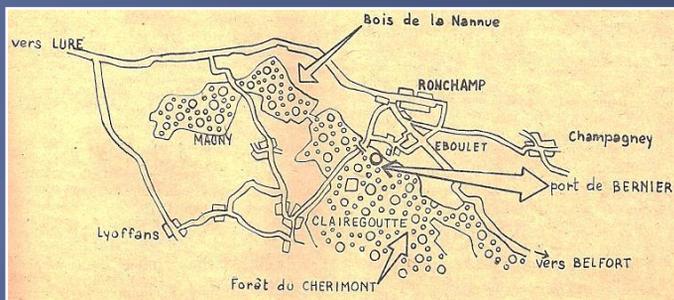
*Roger BARBEROT, A bras le
cœur*

27 - 28 Septembre 1944 – LE FRONT DES VOSGES

Le B.M. 21 et les Fusiliers Marins libèrent Clairegoutte et Frédéric-Fontaine



27-29 septembre 1944 : Le 1^{er} Régiment de Fusiliers Marins dans la forêt de Chérimont
par Constant COLMAY, 1^{er} R.F.M.



27 Septembre

CLAIREGOUTTE a été enlevé à 9 heures ce matin par le 1^{er} Escadron de chars légers du Lieutenant de vaisseau BARBEROT et un peloton de Tanks-Destroyers du 8^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique qui appuyaient l'infanterie du Bataillon de Marche n° 21. Une centaine de prisonniers sont restés entre nos mains.

Il est aussitôt formé un groupement blindé d'exploitation, commandé par le Colonel Simon (du 8^{ème} R.C.A.) qui est chargé de pousser en direction de Ronchamp. Le 2^{ème} Escadron du 1^{er} R.F.M., commandé par le Lieutenant de Vaisseau SAVARY, lance aussitôt un peloton de reconnaissance en direction d'EBOULET.

Très rapidement, les véhicules sont stoppés par des abatis d'arbres. Une patrouille à pied ne trouve pas d'opposition mais elle n'est pas allée très loin car le bois est très épais. Le Second-Maître chef de patrouille signale que les abatis sont truffés de « *Tellerminen* » piégées.

Au soir, l'Escadron se met « *en hérisson* » dans Clairegoutte.

Des mitrailleuses sont descendues des véhicules et placées aux points possibles d'infiltration. Toute la nuit on va tirer, repoussant semble-t-il des patrouilles ennemies.

Dans le bureau de poste bien abîmé par les obus où mon chauffeur a préparé mon campement, je suis alerté plusieurs fois par JOURDAN, mon chef de voiture, et finalement je termine la nuit avec les servants d'une 7,62 placée en surveillance dans la vallée. Les Marins sont assez nerveux, tout le monde voit ou entend du boche et nos tireurs ont la gâchette ultra-sensible. Je me réchauffe un peu en accompagnant SAVARY dans sa visite des postes.

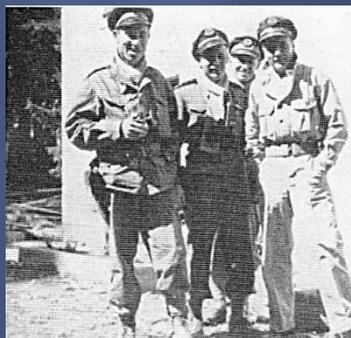
28 Septembre

Le jour chasse les fantômes, et, sitôt les mitrailleuses réembarquées, nous échelonnons l'Escadron de la sortie Nord de Clairegoutte jusqu'aux abatis en direction d'EBOULET.

Nous réussissons à dégager la route jusqu'à un carrefour de piste forestière qui coupe la forêt vers l'Est.

Le Peloton CHÂTEL s'y engage aussitôt mais peut tout juste y caser ses véhicules car là aussi il y a des abatis et les boches, qui n'avaient fait que nous harceler de loin pendant que nous dégagions l'axe principal, deviennent plus accrocheurs et leurs tireurs d'élite sont particulièrement dangereux.

Le Peloton COLMAY, sur la route d'Eboulet, est complètement bloqué par des tirs d'armes automatiques qui interdisent le déminage des abatis. Les voitures du P.6. SAVARY et le Peloton BURES sont également alignés sur la route et toutes les mitrailleuses sont braquées à tribord et bâbord car, comme toujours, nous avons la hantise des fantassins allemands débouchant inopinément à portée de grenades de nos Scout-Cars et de nos Half-Tracks.



E.V. DIEUDONNE,
Aspirant C. BURES, Ingénieur
du Génie Maritime
BURIN DES ROZIERES
et le Chef du 2^{ème} Peloton,
E.V.B CHATEL

À gauche, le bois de la Nanue est très épais et les boches y pullulent. À droite, la forêt de CHERIMONT est un peu plus claire car il n'y a pas de fourrés dans les sous-bois, mais par contre les arbres sont plus grands et les tireurs d'élite en profitent.

Le virage où la voiture de pointe est bloquée par les abatis est dominé par une colline boisée aux buissons impénétrables qui interdisent toute visibilité.

Par contre, les boches qui nous surplombent de cette colline ont l'air de nous voir parfaitement et il faut repérer soigneusement les angles morts pour y placer les véhicules à l'abri des tirs de mitrailleuses qui entrent en action aussitôt que nous essayons de dégager les abattis. C'est alors un duel d'armes automatiques et, de part et d'autre, les munitions ne sont pas économisées.

Au début de l'après-midi, les boches bombardent CLAIREGOUTTE où se trouvent le P.C. régiment et le premier Escadron. Plusieurs blessés, dont le lieutenant FAURE. Je fais plusieurs patrouilles à pied avec les « Corses » du Second-Maître LEGAGNEUX et l'équipe du « Six-pounder » antichar de COLIN.

Nous essayons de déborder par la droite pendant que le Lieutenant FAVREAU, qui nous a été adjoint avec une petite compagnie du Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique, pousse sur la gauche.

Mais il n'y a rien à faire : FAVREAU subit aussitôt des pertes et je dois moi-même me replier en direction des voitures.



Benjamin Favreau à gauche, Beyrouth - Août 1942

BENJAMIN FAVREAU - Né à Falleron en Vendée dans une famille d'agriculteurs, il fait des études de lettres puis rejoint la Guinée (employé par la Société commerciale de l'Ouest Africain). Il rejoint les Forces françaises libres après avoir passé la frontière de Sierra-Leone en octobre 1940. Il suit les cours d'élève aspirant du Camp Colonna d'Ornano à Brazzaville (janv. 41). L'Aspirant Favreau est affecté au Bataillon du Pacifique et participe dès lors à toutes les campagnes de la 1^{ère} Division française libre. Il se distingue à Bir-Hakeim (42), en pénétrant profondément à plusieurs reprises à l'intérieur des lignes ennemies, rapportant des renseignements, posant des mines et participant à la destruction de véhicules ennemis. Il reçoit la Croix de la Libération des mains du général de Gaulle à Beyrouth le 29 août 42. Le Sous-lieutenant Favreau poursuit la guerre au sein du B.I.M.P. En Tunisie (1943) il réussit à ramener 3 prisonniers alors qu'il est grièvement blessé et poursuivi par l'ennemi. Le Lieutenant Favreau est de nouveau blessé dans les combats de Toulon (août 44) par éclat d'obus à la tête. Il combat dans les Vosges, en Alsace et termine la guerre dans le Massif de l'Authion (Alpes). Démissionnaire de l'armée en 46, il devient administrateur de la France d'Outre-Mer en A.E.F. puis poursuit une carrière au service de l'Etat jusqu'en 1962 (cabinet du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères).

Officier de la Légion d'Honneur - Compagnon de la Libération - décret du 9 septembre 1942

L'Adjoint de peloton, le Maître BERNIER, qui a été loupé plusieurs fois, est déchaîné et me fait un cours sur l'emploi rationnel de l'arme blindée. Autant pour le calmer que pour essayer de se donner de l'air de ce côté-là, je lui fais monter une patrouille avec le soutien porté de GLORIA et nous fonçons aussitôt dans la forêt en hurlant comme des fous.

Cela nous réussit, car nous tombons presque aussitôt sur une demi-douzaine de boches camouflés derrière une pile de bois. Ils lèvent les bras, se présentent comme Polonais et veulent nous assurer de leur amitié. BERNIER trouve qu'ils sont culottés car, postés comme ils l'étaient, ce sont ceux qui tout à l'heure harcelaient le peloton et qui, vraisemblablement, ont tué MARLIN.



*28 septembre 1944 - Attaque en Forêt de Chérimont
- Scout-Car BERNIER, tireurs allemands à droite
Mort de Marlin - C.P. : J. Becdelièvre*

Un peu plus tard, je vais rendre visite à CHÂTEL dont la situation n'est pas meilleure et qui vient d'avoir un chauffeur de Jeep tué. Tous ses véhicules sont pris à parti par les tireurs d'élite et il faut se planquer dans les Scout-Cars ou dans les fossés. Nous connaissons d'ailleurs le refrain, il n'est pas nouveau, les boches l'employaient déjà en Italie. Aussi je ne marche pas : s'embusquer pour nous tuer, d'accord, ça c'est la guerre. Mais après avoir été manœuvrés et contraints de se rendre, se déclarer des incorporés de force et des ennemis des Nazis, ce n'est plus jouer le jeu jusqu'au bout. Je comprends qu'en pareil cas on soit volontaire pour aller bouffer les rations américaines, mais sans chercher d'excuses... Et puis d'ailleurs nous n'avons pas le temps car déjà on nous tire dessus. Aussi, je fais signe à SAMSON, notre tireur, qui les balaie d'une rafale, et nous reprenons notre dispositif de patrouille, criant, hurlant et lançant des grenades en direction de plusieurs boches qui s'enfuient.

Nous nous rabattons vers le 2^{ème} Peloton en poussant une quinzaine de fritz qui sont facilement cueillis par les équipages des voitures. Je les fais aussitôt acheminer vers le P.C. du régiment.

À la nuit, nous formons l'Escadron en carré dans une clairière du bois de la NANUE, les biffins du B.I.M.P. s'enterrent à 50 mètres en avant et tout autour de nos véhicules. Il pleut, il fait froid, nous sommes transis et... un peu dégonflés. Toute la nuit, nous entendons les boches jouer aux bûcherons. Ils abattent de nouveaux arbres : ça promet pour demain...

29 Septembre

Nuit très froide. Au matin les marins sont rouillés et de mauvais poil car il n'est pas possible d'allumer du feu pour faire le jus. Heureusement que nous avons le schnaps que nous apporte généreusement le Père DUHAUTOY, notre brave et sympathique « *padre* ». Nous devons en effet avoir besoin de calories car ce matin SAVARY s'attarde un peu trop au goulot du précieux bidon, ce qui fait hurler l'aumônier qui, d'un œil, surveille la distribution, l'autre œil étant occupé à repérer la direction du tir ennemi (*il n'aime pas du tout cela, mais il l'affronte quand même*).

Et nous reprenons le même dispositif. Mais ce matin les boches sont hargneux et nous ont préparé une petite réception. Sitôt notre mise en place terminée, nous recevons une belle dégelée d'obus et nous avons des blessés. CHÂTEL a reçu un éclat dans la figure et n'y voit plus que d'un œil. Il va falloir l'évacuer. Le Half-Track de TRIPODI, qui est en tête, est copieusement arrosé et LETERRIER me rend compte qu'il a trois pneus de perforés.

J'accompagne à Clairegoutte une Jeep pleine de blessés. J'ai l'occasion d'y voir notre Général BROSET toujours aussi dynamique et qui se promène en short sans se soucier du froid. Son officier d'ordonnance, pas du tout du même gabarit, a cru bon d'adopter la même tenue et le pauvre est tout frigorifié. J'apprends au P.C. du régiment que BARBEROT a réussi à s'infiltrer par la droite avec neuf chars et un peu de soutien porté. Il est maintenant camouflé sur un plateau boisé qui domine Ronchamp. Peut-être pourra-t-il nous aider, mais pour l'instant il est très en l'air et se contente d'observer. »

Officier des Équipages COLMAY,

Officier en second du 2^{ème} Escadron du 1^{er} R.F.M.
Revue de la France Libre, n° 67, avril 1954.



Septembre 2013 - 69^{ème} anniversaire de la Libération de CLAIREGOUTTE
Crédit photo : Estrépublicain.fr

BIBLIOGRAPHIE

- La prise de Frédéric-Fontaine le 27 septembre 1944, par Yves GRAS (B.M. 21) [Lien](#)
- In Memoriam Yves GRAS (B.M. 21) [Lien](#)
- Les commandos du Nord-Vietnam : Le chef de Bataillon Yvon TOMMASI (B.M. 21) [Lien](#)
- A bras le cœur. Roger BARBEROT (R.F.M.). Laffont éd., 1972
- Biographie de Michel BOKANOWSKI (R.F.M.) , Ordre de la Libération [Lien](#)
- Le 1^{er} Régiment de Fusiliers Marins dans la forêt de Chérumont par Constant COLMAY (R.F.M.) [Lien](#)
- Journal de Marche du 8^{ème} R.C.A [Lien](#)
- Biographie de Benjamin FAVREAU (B.I.M.P.), Ordre de la Libération [Lien](#)
- Les combats de la 1^{ère} D.F.L. en Franche-Comté. Général SAINT HILLIER [Lien](#)
- La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat. Général Yves GRAS. Presses de la Cité, 1983

Blog Division Française Libre [Lien](#)
Fondation B.M. 24 - Obenheim [Lien](#)